

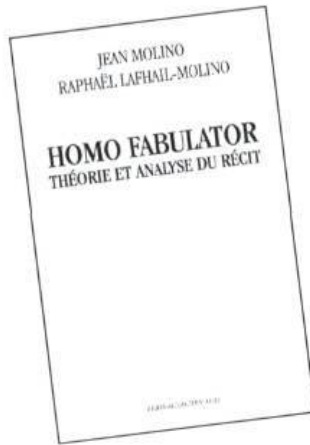
faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer (1985) et se termine avec *Le cri des oiseaux fous* (2000). L'angle par lequel l'essayiste aborde son sujet est celui de la dérive : dérive des lieux (Haïti, Montréal) et dérive du temps (l'immédiat, la mémoire). Elle s'attarde aussi à d'autres aspects de l'œuvre laferrienne, tels la transgression des genres, l'intertextualité, l'autofiction, le mélange entre littérature et peinture, entre littérature et musique.

Que l'emploi de ces quelques termes spécialisés ne déroutent pas le lecteur : Ursula Mathis-Moser n'abuse nullement du jargon universitaire et elle prend la peine de définir les concepts qu'elle utilise. Son essai se lit comme un roman et de surcroît il donne envie de reprendre l'un après l'autre tous les livres de Dany Laferrière pour mieux saisir leur appartenance à un projet global.

Louise Villemaire

Jean Molino et Raphaël Lafhail-Molino
HOMO FABULATOR
THÉORIE ET ANALYSE
DU RÉCIT
Leméac, Montréal/Actes
Sud, Arles, 2003,
381 p. ; 34,95 \$

Si nombre de romanciers de la modernité, de Gustave Flaubert à André Gide en passant par Henry James, réfléchissent à l'esthétique du roman, ce n'est essentiellement que depuis le tournant des années 1960, par exemple avec les travaux de Frank K. Stanzel, Claude Bremond ou Gérard Genette, que s'imposèrent les principaux ouvrages théoriques sur l'analyse du récit. Les narratologues et autres spécialistes du discours narratif n'ont cessé depuis de proposer des grilles d'analyse, des typologies et catégories diverses, ou encore des



réflexions plus libres sur l'art du roman.

L'ouvrage de Jean Molino et Raphaël Lafhail-Molino est en tous points remarquable, et devrait logiquement s'imposer comme un incontournable. *Homo fabulator* n'est guère un ouvrage de théorie à proprement parler (quoi qu'en dise la quatrième de couverture), ni un ouvrage d'analyse, puisqu'il ne propose aucune méthodologie spécifique de lecture des textes, mais bien davantage une synthèse exceptionnellement réussie, et conçue elle-même comme une histoire, des principaux enjeux du récit. De façon systématique, mais chaque fois avec une hauteur de vue qui leur permet de dépasser largement la lunette étroite du formalisme en situant le questionnement théorique dans la perspective plus globale des sciences humaines (anthropologie, psychologie), les auteurs passent en revue les multiples caractéristiques du récit et la façon dont elles ont été traitées dans la tradition narrative, depuis les réflexions d'Aristote aux plus récents travaux de la narratologie : le personnage, l'espace et le temps, le narrateur, la représentation de la parole ou de la pensée, la description, etc. Mais nous sommes loin ici du simple résumé, les auteurs ayant pris la peine

d'articuler cette histoire de la théorie et de l'analyse du récit dans un discours ample, qui se donne lui-même à lire comme un récit. Si bien que cet ouvrage passionnant est facilement accessible au lecteur non spécialiste.

François Ouellet

Jean Lacouture
PROFESSION
BIOGRAPHE
CONVERSATIONS
AVEC CLAUDE KIEJMAN
Hachette, Paris, 2003,
239 p. ; 32,95 \$

À peu de choses près, Jean Lacouture réussit aussi bien l'autobiographie que le portrait. Son secret ? Un sens aigu de la mesure et une honnêteté sans mesure. Essayant de comprendre pourquoi, lors de ses conversations avec un François Mitterrand diminué par la maladie, il n'a pas parlé de l'ondoyant René Bousquet, Jean Lacouture ne biaise pas : « [...] je reconnais que j'ai commis là une faute professionnelle ». Avec la même candide humilité, il confessera ne pas être un « vrai » historien, mais se reconnaîtra assez bon portraitiste. Il admet détester les archives, avoir eu peur d'entreprendre la biographie de de Gaulle, aborder de préférence des personnalités qui éveillent en lui une forme de respect. Donc, pas Paul Morand. À l'écouter, on comprend mieux pourquoi ses divers portraits sont parents et distincts : Mendès France mérite l'admiration, Léon Blum la sympathie, François Mauriac l'éblouit par son ambiguïté, Montaigne et Montesquieu lui paraissent complémentaires... Même les mensonges d'André Malraux et de Mitterrand, tout en le cristallisant, ne l'empêchent pas de juger utile l'ensemble de leurs gestes.

Claude Kiejman laisse parler Jean Lacouture et on s'en réjouit. On aurait apprécié pourtant qu'elle le relance à propos de ses choix. Nous aurions bénéficié de réflexions plus substantielles de la part d'un professionnel sans cesse préoccupé d'éthique. Par exemple, comment collaborer en même temps avec deux journaux différemment orientés ? Jean Lacouture l'a fait à deux reprises, mais la conversation glisse sans dire comment la conscience a répondu à ces écartèlements. De même, pourquoi le biographe n'a-t-il jamais raconté Georges Bernanos qui fut pourtant, depuis le début, l'objet d'un culte et dont le nom affleure plus d'une fois dans ces entretiens ? Fascinant survol quand même.

Laurent Laplante

Bernard De Fallois
SIMENON
Gallimard, Paris, 2003,
288 p. ; 17,95 \$

Michel Lemoine
SIMENON
ÉCRIRE L'HOMME
Gallimard, Paris, 2003,
143 p. ; 22,95 \$

Le centenaire de Georges Simenon (1903-1989) était souligné par la parution de nombreux ouvrages. Encore de nos jours, l'écrivain compte parmi les plus lus (un demi-milliard d'exemplaires vendus) et les plus traduits (47 langues). Auteur de plusieurs centaines de romans et de milliers de contes, père du célèbre commissaire Maigret qui le rendra immortel dès les années 1930, Georges Simenon a souvent été négligé par une critique qui dénigrait le genre policier.

Bernard De Fallois a rédigé une nouvelle préface à son essai sur l'œuvre de